

L'HOMOSEXUALITE DANS LE ROMAN FEMININ AFRICAIN : ENTRE TROUBLE ET REVOLUTION DES MŒURS

Afou DEMBÉLÉ

Maître-assistante

*Université des Lettres et des Sciences Humaines
de Bamako (U L S H B)
Mali*

Email : afoudem@gmail.com

Résumé

L'homosexualité en littérature africaine a été un sujet quelque peu tabou, mais l'est de moins en moins chez les nouvelles romancières africaines, à l'instar de Fatou Diome, Leonora Miano. Sa place varie selon les sociétés et les époques. Aussi, chaque écrivaine a-t-elle son regard particulier sur la thématique. C'est dans ce cadre que s'inscrit notre contribution : l'homosexualité dans le roman féminin africain : entre trouble et révolution des mœurs. Nous avons choisi Kétala et Crépuscule du tourment comme corpus. Il s'agit de voir comment les deux auteurs féminins ont abordé la problématique de l'homosexualité dans les deux romans. Notre objectif est de démontrer combien la dynamique du changement social dans les récits féminins est abordée.

Ce travail s'inscrit dans une perspective de fabrication d'une modernité qui libère simultanément du poids des traditions.

Mots – clés : *homosexualité, roman, féminin, mœurs, révolution*

Abstract

Homosexuality in African literature has been a somewhat taboo subject, but less and less so in new African novelists, like Fatou Diome and Leonora Miano. Its place varies according to the societies and the times. Also, each writer has her particular view on the theme. It is in this context that our contribution is part: the homosexuality in the African feminine novel: between disorder and revolution of mores. We chose Kétala and Twilight of the torment as corpus. It is a question of seeing how the two female authors have tackled the problem of homosexuality in the two novels. Our goal is to show how much the dynamics of social change in female narratives are addressed

This work is part of a perspective of manufacturing a modernity that simultaneously releases the weight of tradition.

Keywords: *homosexuality, novel, feminine, mores, revolution*

Classification JEL Z 0

Introduction

De nos jours, la question de l'homosexualité fait l'objet de plusieurs débats polémiques, tant sur le plan social, religieux que culturel. Son acceptation varie d'une période à l'autre en fonction des idéologies véhiculées par les organisations politiques, religieuses ou des lois en vigueur. Certains auteurs comme Marc Epprecht (2008) soutiennent la thèse selon laquelle l'Afrique a connu l'homosexualité dans l'évolution de son histoire. Murray, S. O., et, Roscoe W., (2010) qui nous apprend qu'en Egypte antique, l'homosexualité masculine était acceptée, n'était ni rejetée, ni réprimée. Elle avait pris une place prépondérante dans l'initiation des adolescents car seuls les hommes participaient à la vie politique de la cité. Ils pratiquaient des activités ensemble comme le sport, les seules d'entraînements militaires et prenaient les bains dans une douce commune, ainsi que dans la prison, ce qui amenait le renforcement de leur complicité et provoquait une attirance sexuelle entre eux. Le Libanais Khaled-El-Rouayheb confirme ces propos et soutient que le phénomène est très ancien et reconnu dans certains pays arabes (Khaled-El-Rouayheb, 2005). Nous constatons ici que l'homosexualité a été vécue, tant par les intéressés que par le reste de la société, de façon très différente selon les époques, les lieux, les contextes et les religions. Charles Gueboguo (2006) lève certains préjugés et apporte un éclairage sociologique sur la réalité homosexuelle en Afrique dans toutes ses formes, et ce, bien avant l'avènement des missions civilisatrices.

D'autres au contraire, infirment cette thèse, ils continuent de soutenir que l'homosexualité n'est pas une réalité nouvelle en Afrique. D'abord niée et, ensuite ignorée, pour enfin être combattue, l'homosexualité est aujourd'hui une réalité africaine. Ils pensent même que c'est la raison pour laquelle que sa représentation entre en conflit avec les valeurs sociales de certaines sociétés et de certains groupes sociaux.

A notre avis, c'est cette problématique liée à son existence historique qui aurait soulevé tous les questionnements sur l'homosexualité et qui ferait qu'elle est plus ou moins acceptée ou réprimée selon les auteurs, les époques, les contextes, les religions et les cultures. En effet, nombres de pays africains condamnent les auteurs d'actes homosexuels à des peines plus ou moins importantes, allant jusqu'à l'emprisonnement à perpétuité ou à la peine de mort.

Cependant, quelle que soit la thèse que les uns et les autres défendent, de nos jours, l'existence de l'homosexualité en Afrique n'est plus l'objet des débats. Elle est de plus en plus visible dans les grandes villes africaines et dans les lieux de rassemblement.

Malgré tout, elle reste une question sensible, souvent difficile à aborder, surtout dans un monde dominé par l'islam, autrement dit le continent africain, où la majorité est musulmane notamment en Afrique de l'ouest, par opposition, à l'est, au sud et au centre, qui est majoritairement chrétienne. Ces deux religions partagent pratiquement les mêmes avis au sujet de la dépénalisation et la constitutionnalisation de l'homosexualité. Aussi, est-elle vue comme un trouble, une anomalie dans le fonctionnement normal de certaines sociétés africaines. Sa pratique voire même son nom est conçu comme chose tabou dans les sociétés africaines. Pire, dans certains pays africains, parler d'homosexualité est un acte répréhensible sinon considéré comme porter atteinte à la religion. Et pourtant dans son livre *Sodoma ; enquête au cœur du Vatican* (2019), l'écrivain, sociologue et journaliste français Frédéric Martel, révèle que de nombreux membres de l'Église catholique sont homosexuels. Pendant quatre ans d'investigation

41 cardinaux, 52 évêques, 45 nonnes apostoliques, des centaines de prêtres et de séminaristes se sont confiés à lui. Selon lui, les prêtres et évêques homosexuels seraient loin d'être minoritaires. Est-ce cette raison pour laquelle, malgré toutes les mesures prises par ces institutions religieuses la pratique ne cesse d'évoluer en Afrique. Alors, nous donnons raison à la narratrice de Kétala lorsqu'elle affirme en ces termes : « Chaque fois que la société nie une part d'elle-même, elle baisse le rideau de l'hypocrisie devant ses propres yeux. D'une certaine manière, ceux qui condamnaient les amours de Makhou et de Tamsir leur avaient tissé le confortable hamac dans lequel ils berçaient tranquillement leur romance... » (Diome, 2006 : 105).

Une analyse de « Kétala » et de « Crépuscule du tourment » montre que les deux romancières tentent de démystifier avec leurs plumes la pratique homosexuelle en Afrique. Elles posent la problématique de l'homosexualité en Afrique ; Fatou Diome, à travers (Makhou), le personnage homosexuel masculin (la représentation de l'homosexualité masculine entre deux sociétés) ; et Leonora Miano, à travers (Madame, Eshe, Ixora et Masasi), des personnages homosexuels féminins (la représentation de l'homosexualité féminine en Afrique), des femmes qui sont en couple, et s'affranchissent des traditions patriarcales et misogynes. Ainsi, chaque écrivaine a son regard particulier sur la thématique. Pour la première, Fatou Diome, elle serait le produit de la modernité et de l'acculturation, pour la seconde, Leonora Miano, non, elle est la conséquence des mauvais traitements infligés aux femmes par les hommes.

Dans notre étude, nous insisterons sur le fait ces nouvelles écrivaines, se sont investies d'un rôle particulier d'actrices messianiques agissant au nom de l'ensemble des femmes de la société et portant des paroles de rupture et de la promesse de lendemains qui chantent. Leur littérature n'est plus celle du combat contre l'Occident ou encore celui d'un témoignage historique. En effet, ces deux nouvelles romancières africaines, essaient dans leurs œuvres, de balayer l'ancienne image traditionnelle de la femme à laquelle les valeurs communautaires attachaient l'honneur et le respect de l'homme. Mais elles ne sont pas les seules africaines à s'aventurer dans cette étude d'homophobie. Elles ont été précédées par la sénégalaise Ken Bugul, qui, dans le Baobab fou (1984) pour la première fois a abordé la problématique de l'homosexualité à savoir son existence en Afrique.

Pour arriver à vérifier nos hypothèses, nous posons les questions suivantes : dans « Kétala » et dans « Crépuscule du tourment » comment l'homosexualité est-elle perçue et vécue en Afrique ? Est-elle une redéfinition des mœurs selon les époques et les contextes ? Ou encore Est-elle une progression ou une transgression des mœurs et coutumes des sociétés africaines ?

Dans quelle mesure la démarche de Fatou Diome est neuve par rapport à celle de Leonora Miano ?

Dans la présente étude, nous partons de l'hypothèse que dans « Kétala » de Fatou Diome, l'homosexualité masculine est perçue comme un effritement ou /et une transgression des valeurs traditionnelles. Makhou un personnage problématique qui, dans la société sénégalaise, est condamné à vivre caché et à masquer son image en subissant la vie de ses parents et en se conformant aux principes de vie en société. Nous posons en deuxième hypothèse, que dans « Crépuscule du tourment » de Leonora Miano, l'homosexualité féminine apparaît comme une redéfinition des mœurs. Amandla, qui aspire à devenir un être spirituel va chercher à se redéfinir. C'est cette double conception qui fera l'objet de notre analyse.

Cette contribution s'articule autour de deux points essentiels, chaque acception de l'homosexualité. Dans un premier temps, elle présente l'homosexualité masculine comme une perte de valeurs identitaires, tandis que le deuxième point, consacré à l'homosexualité féminine, comme une redéfinition des mœurs et coutumes. Cette démarche nous permettra de présenter deux acceptions différentes de l'homosexualité de deux auteurs féminins.

1. L'homosexualité masculine, perte de valeurs identitaires

1.1. Globalisation et homosexualité masculine

En Afrique traditionnelle, l'initiation se faisait en classes d'âge. On apprenait aux jeunes garçons les principes de la vie en communauté, à travers des valeurs de solidarité et d'entraide. De ce fait, la société était organisée pour réunir les membres de la communauté, un atout favorable à la socialisation des individus. Mais, aujourd'hui, la mondialisation a entraîné une crise de travail qui exacerbe celle de la socialisation. Ainsi, certains rites traditionnels se sont effrités. Aussi y a-t-il un brouillage dans la transmission des comportements intergénérationnels qui voit ce temps d'initiation de l'adolescent perdre sa signification d'antan. Chacun est appelé à se débrouiller de façon individuelle conforme aux règles de la mondialisation au détriment des valeurs traditionnelles.

La libre circulation des biens et des personnes, l'interpénétration des peuples a fortement menacé les coutumes ; et la planète se retrouve dans un marché commun. Le commerce touche tous les domaines y compris celui du sexe. Les peuples se voient contraints à s'ouvrir aux autres. Dans ce marché mondial, chacun présente ce qu'il a en sa possession. A défaut de ressources, certains y vendent leur propre corps. C'est cette globalisation qui serait à l'origine de la croissance de nombre d'homosexuels sur le continent. En effet, la sexualité, sous son visage homosexuel, est cependant un facteur de dysfonctionnement social en Afrique. Ce phénomène est une des conséquences de la modernité, comme nous dit Mariama BA dans Une si longue lettre « ne peut être sans s'accompagner de la dégradation des mœurs » (BA, 1979 : 150). Ce commerce de sexe se fait souvent avec des touristes homosexuels de renommée internationale, qui atterrissent, envahissent nos hôtels et offrent de fortes sommes aux volontaires qu'ils consomment jusqu'à la lie. Ainsi, ces derniers se font fortune rapidement dans ce commerce de sexe de même genre. Petit à petit, ils prennent goût et en font leur activité quotidienne, voire leur métier. L'habileté dans le métier leur ouvre beaucoup de portes, des contacts, des voyages à l'étranger sans subir des tracasseries douanières et policières aux frontières, parce qu'entretenus et mis à l'abri par leurs clients. C'est pourquoi la plupart des homosexuels sont des fortunés. Et puisque l'argent est devenu une grâce d'autorité, objet de culte, nous commençons à les élire à la tête des institutions de nos Etats.

Cependant, les homosexuels souffrent de la méfiance des autres et de la marginalisation en Afrique. Ils ont des difficultés d'insertion en Afrique ; souvent même ils sont exclus ou s'excluent eux-mêmes de la communauté. Dans la préface du livre de Charles Gueboguo, (2006), Paulette Béat Songué affirme : « L'homosexualité est partout en Afrique un fait social allant à l'encontre de la norme, même là où elle tolérée. » C'est ainsi que dans « Kétala », le personnage homosexuel masculin est un héros problématique qui, dans la société sénégalaise, est condamné à pratiquer son plaisir et son métier en cachette car ne coïncidant pas avec l'esprit de vie et des normes sociales de ce pays. A cause du mépris que lui témoigne la société, il est obligé de se

déguiser constamment, et apparaît ainsi comme la victime la plus pitoyable de la société. C'est le propre des homosexuels. Ils transgressent l'ordre conventionnel tout en se faisant passer pour victime.

1.2. Homosexualité comme perte de valeurs identitaires

En effet, l'homosexualité déforme l'ordre normal de l'humain en détruisant l'Homme. Elle substitue un faux être ou une mauvaise habitude à un être à l'état naturel comme le constate Coumba Djiguène : « de nos jours, il ne suffit pas d'être né homme pour vivre en tant que tel. Oui ça se choisit une sexualité, ce n'est plus une fatalité » (Diome, 2006 : 97). C'est pourquoi Tamara, de son vrai nom Tamsir, qui est un garçon de naissance, est devenu aux yeux de la société « une grande dame » au propre comme au figuré. Grande et svelte, elle faisait pâlir les plus grandes dryankés auxquelles elle n'hésitait pas de prodiguer des conseils sur leur apparence et leur relation avec les hommes » (Diome, 2006 : 94).

En public, Makhou, est timide afin de protéger son secret. On ne s'étonnera donc pas qu'il se présente aux yeux du père de Mémoria comme quelqu'un de responsable : « je l'aime bien » (Diome, 2006 : 69) dit de lui le père de Mémoria, sa fiancée. Les apparences physiques et morales ont trompé ce dernier parce qu'elles font passer Makhou pour ce qu'il n'est pas. Il est le contraire même de ce qu'il est réellement : candeur, toujours de bonne foi...Ce sont les mêmes qualités apparentes que l'on retrouve chez le deuxième personnage homosexuel masculin de Tamara qui « était, pour ainsi dire, l'aimant autour duquel s'agglutinaient ses voisines de quartier » (Diome, 2006 : 94).

Si Makhou et Tamara sont obligés de se présenter sous une fausse identité pour se faire accepter, alors l'homosexualité signifie la négation de la distinction entre les sexes, les valeurs de l'individu et leurs contraires. Elle devient alors une réalité sans remède puisqu'elle se fait insaisissable. Elle est donc une fatalité. Par exemple, après ses relations sexuelles avec Mémoria, l'homosexualité de Makhou ne s'est pas pourtant arrêtée. Si nous considérons les propos de Montre : « Après ladite nuit, elle (Mémoria) s'enflammait pour tout, se consumait pour rien, un regard, un sourire, un frôlement de Makhou et la voilà prête à roucouler. Elle croyait que sa vie de couple avait enfin démarré et ne pensait plus qu'à consolider ses acquis. Mais les nuits s'enchaînèrent sans folie, son époux avait retrouvé son air fraternel et se comportait comme s'il ne s'était jamais rien passé entre eux. Pire, il rentrait de plus en plus tard » (Diome, 2006 : 192).

Alors, on pourrait dire que, pour mieux vivre son l'homosexualité en Afrique, il faudrait jouer à l'hypocrisie. Par exemple, Tamara que tout le monde a cru femme, est naturellement homme et Makhou qu'on a cru homme normal au point de lui accorder la main de Mémoria, est « homosexuellement femme ».

Cependant, les homosexuels attirent beaucoup physiquement, c'est une corruption du corps de la personne par la flatterie. Ils ont la manie d'introduire leur mal à l'intérieur en laissant apparaître une image flatteuse par l'entremise des séducteurs du corps et de l'esprit. Parlant de Makhou, Coumba Djiguène nous dit qu'il était « un boy Dakar qui ne quittait jamais ses lunettes de soleil et changeait de tenue aussi fréquemment qu'une miss » (Diome, 2006 : 68). Le maquillage, les beaux vêtements, les parfums rares corrompent le corps en l'amollissant ou en le trompant sur son véritable état aux yeux de la société. Ils annulent l'être et affichent le paraître qui attire. C'est ainsi que Tamara apparaîtra : « Si féminine, avec ses belles coiffures, ses beaux

bijoux, son maquillage toujours impeccable » (Diome, 2006 : 96). Donc, la conduite de l'homosexuel peut revêtir l'apparence d'un homme normal, d'un homme naturel.

Pour mieux comprendre et connaître la caractéristique de Makhou, l'homosexuel masculin type, présentons le portrait du : « Boy Dakar », c'est-à-dire jeune citadin très moderne et prenant soin de sa mise, le personnage de Makhou suscite une curiosité d'une autre sorte : ce garçon au célibat prolongé, change de tenue aussi fréquemment qu'une jeune fille, est en rupture physiquement avec les garçons de son âge. Élégant, attentionné envers sa propre personne, silhouette parfaite Makhou était toujours attirant mais indifférent à la gente Les références à sa vie religieuse « habillé d'un Jean moulant et d'une chemise non moins collante [...] il se rendait à la mosquée pour la première fois de sa vie » (Diome, 2006 : 74), montre son peu de souci pour la religion pour ne pas dire son athéisme. Il ne portait presque pas l'accoutrement des musulmans, ne respecte guère les cinq prières quotidiennes des pratiquants musulmans. Il est un homme d'affaire qui, pendant ses voyages, ne fréquente que les hôtels de luxe avec des touristes européens et Hôtels cossus de la capitale gambienne. Jusqu'ici, Makhou se voile, mais lors d'un séjour à Banjul, il rencontre un homosexuel, Tamsir Tamara. Cette rencontre lève le voile du déguisement montre visage réel de cet « homosexuel hypocrite et très calme ».

Le mystère qui l'habite et le statut de ses parents ont facilité la confiance des parents de Mémoria qui ont poussé l'imprudence jusqu'à lui donner leur propre fille en mariage. Personnage très obscur et habité d'une très grande maîtrise de soi, il parvient à séduire Mémoria « qui finit par sentir quelque sympathie dans son regard ». Incapable de voiler sa face d'homosexuel dans le mariage : « Les femmes ne m'intéressent pas sinon comment aurai-je pu résister à toi ? » a-t-il avoué à sa femme, il a néanmoins un honneur à défendre et craint que le public découvre ce qu'il en est de son ménage.

Pour retrouver la liberté dans un autre monde différent du Sénégal, la fuite du Sénégal en vue d'un affranchissement des mœurs et d'une société qui méprise les homosexuels, une seule solution s'offre à Makhou. C'est ainsi qu'une fois en Europe, loin de toutes contraintes sociales, il rompt brusquement les liens du mariage conventionnel et retrouve sa liberté en se lançant sur les bras d'un autre homosexuel, Max. Par ce fait, il déchire cruellement le cœur de sa « soi-disant femme » et la précipite dans le gouffre.

Pourtant, il est loin d'être inhumain quand on sait les qualités humaines qu'il a manifestées au moment de la maladie incurable qui a atteint son « épouse », Mémoria en acceptant de la ramener au pays. Mieux, il était le seul qui s'était occupé de Mémoria morte dans l'indifférence de ses proches.

Personnage le plus énigmatique de l'œuvre, il désacralise l'autorité de l'imam et devient le véritable héros du roman. La décision finale qu'il prend : « rien ne sortira de cette maison » (Diome, 2006 : 75), qui met en déroute l'autorité de l'imam, « comme le veut la tradition musulmane, nous sommes réunis aujourd'hui afin de procéder, selon les règles de l'imam, au partage de l'héritage de notre regrettée fille [...] Mémoria » (Diome, 2006 : 272-273), désacralise le pouvoir religieux et répond au dessein de l'auteur en vue d'une réactualisation et d'une régénération de la religion. Malgré son homosexualité, cet acte de Makhou vise à combattre certains abus et certaines injustices de la religion, et montre un esprit libre refusant la soumission à toutes servitudes spirituelles.

Dans ce portrait, nous remarquons qu'en vendant son corps d'homosexuel pour le profit, c'est son âme même que Makhou a vendu jusqu'à la destruction de son identité. Or, cette identité personnelle est inséparable d'une reconnaissance sociale. Surtout en Afrique, la personne est nécessairement un être social et non pas simplement un individu. Ainsi, l'homosexualité marque bien la destruction de Makhou, sa dénaturation, ainsi que celle des principes de vie de la société sénégalaise.

2. L'homosexualité féminine, une redéfinition des mœurs et coutumes

2.1 Manifestations et facteurs explicatifs de l'homosexualité féminine

Dans la conception africaine traditionnelle, la femme est de fait un bien matériel qui appartient à l'homme. Constante, immuable et absolue, cette domination masculine a été pendant longtemps considérée comme fondée sur l'ordre naturel des choses. La soumission de la femme au pouvoir patriarcal par sa prétendue infériorité était totale dans l'Afrique traditionnelle. Certes, des changements de mentalité se sont produits, malgré le travail déjà effectué par des chercheurs étrangers et africains, force est de reconnaître qu'il reste encore beaucoup à faire, au plan social notamment. C'est ce qui expliquerait la prise de parole par quatre personnages narrateurs féminins, s'exprimant chacun dans un chapitre qui peut être considéré comme celui de sa vie. Chacune adresse son récit de vie au même homme appelé Dio. Dans des différents monologues successifs, chacune d'elles exprime sa colère, sa déception, ses attentes, fait des reproches, et demande des explications selon la nature sa relation avec Dio ; leur passé commun, la vie personnelle et intime.

Ce personnage masculin, bien qu'il occupe de manière différente la vie des quatre personnages principaux, ne s'exprime pratiquement pas, il est absent du temps du récit, ses pensées ne sont pas données aux lecteurs. Cela se comprend dans la mesure la place et le statut de l'homme sont connus de tous dans toutes les sociétés patriarcales, en tant homme, il est l'élément persécuteur et ne pouvait apporter d'aide.

Dans le chapitre 1, à travers le récit de sa mère, Madame, ainsi que celui de sa sœur Tiki, au quatrième chapitre, on apprend la violence qui régnait au sein du foyer ; Amos, le père de Dio, la battait. Madame s'est endurcie pour survivre.

Amandla, sa femme ouvre le deuxième chapitre. Malgré leur amour réciproque, ils se sont séparés. Madame n'approuve pas tout simplement cette union. Amandla, victime d'acculturation raconte la quête spirituelle et personnelle qu'elle entreprend au « Vieux Pays » ; lieu mythique où les taxis ne s'arrêtent pas, « quartier des femmes sauvages » (Miano, 2017 : 198), ce lieu surnommé « Vieux Pays » Cet endroit qui relie les quatre femmes les unes aux autres est mentionné dans les quatre récits car chacune y ayant séjourné à un moment donné de sa vie. D'ailleurs c'est dans ce lieu symbolique qu'Amandla comprend et se défait de sa colère face aux injustices et aux violences dont le peuple Kémita a souffert. Parlant de son peuple, elle affirme : « Je sus très tôt que la terre où l'espèce humaine vit le jour s'appelait Kemet. Que nous étions des Kémites. Pas des Noirs. La race noire n'avait été inventée que pour nous bouter hors du genre humain » (Miano, 2017 : 182). Alors, avec l'aide d'une voisine, Abysinia, Amandla porte assistance à une femme violentée par son ancien amant.

Quant au troisième chapitre, il ouvre la parole à Ixora, la future épouse de Dio qu'il a rouée de coups et laissée pour mort sous l'orage grondant parce qu'elle voulait mettre fin à leur mariage. Ainsi, le récit d'Ixora rejoint celui d'Amandla, et les deux femmes s'entraident, l'une porte secours à l'autre. Comme les trois autres femmes du roman, le monologue d'Ixora est empreint d'une clarté d'esprit. Elle n'en veut pas à Dio de l'avoir battue, elle dit avoir compris les traumatismes dont il a hérité. Finalement c'est auprès de Masasi, une femme du Vieux Pays, qui est également la coiffeuse de Madame. Ainsi, tout comme Madame a connu l'amour auprès d'Abysinia, Ixora trouve l'amour également auprès de Masasi.

Enfin, la narration de Tiki, la sœur de Dio clôt le roman par le quatrième et dernier chapitre. Elle s'adresse à son frère par les surnoms « BigBro » et « Double Bee ». Elle raconte sa vision sur la sexualité, et la sensation qui l'a poussée à rencontrer sa grand-mère maternelle, puis à aller au Vieux Pays afin d'y obtenir des réponses qui l'éclairciraient sur des secrets familiaux qui les ont façonnés, elle et son frère Dio. « Finalement, Tiki est retournée vivre en Europe pour y continuer sa vie, avec cet homme qu'elle a rencontré, avec qui elle peut partager une sexualité hors norme » (Miano, 2017 : 279). Tiki, a vécu des relations amoureuses hétérosexuelles violentes, dans lesquelles le plaisir de la femme ne compte pas. Elle accompagne l'homme qui en échange ne lui donne aucun plaisir et par conséquent, l'accable. C'est pourquoi, elle refuse d'enfanter en renonçant à la féminité. Selon elle, c'est la maternité qui est à la base de la féminité dans la société en affirmant « Les femmes, elles, ne possèdent qu'elles-mêmes. Elles sont leur propre territoire, surtout lorsqu'elles ne comptent ni se marier, ni enfanter » (Miano, 2017 : 279).

Pour conclure ce chapitre, nous pouvons affirmer que la violence envers les femmes : elles sont frappées et punies par leurs époux violents lorsqu'ils sentent le besoin d'exercer leur pouvoir de soumission et de domination ou lorsque leur virilité est ébranlée. Madame, Tiki, Amandla et Ixora sont quatre femmes qui s'attaquent à ce modèle de société psychique du patriarcat et de la domination. Pour leur liberté et leur libération, elles se sont armées de courage, le courage d'être femme et le courage de détecter les modèles de soumission et de division du soi féminin afin de les refuser. Elles décident de vivre sans hommes pour s'entraider. Cette vie commune de femmes a favorisé la pratique de l'homosexualité dans le Vieux pays. Ainsi l'homosexualité, une pratique non acceptée considérée par certains comme étrangère aux mœurs africaines, permet aux quatre femmes d'échapper au contrôle des conventions sociales surtout pour ce qui concerne la place et statut de la femme dans les sociétés africaines. Aussi, se faisant, elles ne chercheraient-elles pas à redéfinir certaines mœurs et coutumes ?

2.2 L'homosexualité féminine, une redéfinition des mœurs et coutumes

Les sociétés africaines patriarcales aux règles préétablies et figées, ignorant toutes réformes qui mettent en cause des mœurs, vont, dans leur méconnaissance, contribuer à favoriser davantage le phénomène de l'homosexualité féminine. Ici, l'homosexualité est le résultat de la violence contre les quatre femmes personnages. En effet, Madame, Tiki, Amandla et Ixora incarne chacune un type de brutalité masculine et en même temps quatre manières différentes d'incarner le pouvoir féminin qui se trouverait être au centre de la réflexion de Léonora Miano.

Au début, par égard, ou simplement par crainte de représailles, aucune de ces femmes n'a manifesté son désaccord face à la brutalité. Pour survivre dans une société qui ne laisse pas de place au bonheur et à la quête personnelle, Madame est devenue une femme endurcie, qui a appris à vivre dans la dissimulation, afin de ne plus sentir les coups. Cependant, sa vie de couple

n'est qu'un simulacre pour satisfaire les apparences, car en réalité, ses relations avec M. Mos ressemblent plus à des relations de servitude puisqu'ils ne cherchaient plus le bonheur dans la même direction. « L'endurcissement et la froideur apparente de Madame résultent des violences qu'elle a endurées, des silences de sa propre mère qui n'ont laissés aucune place pour que la douleur de Madame puisse s'exprimer, pour qu'elle puisse réclamer justice dans cette contrée « où les filles ne sont plus rien » (Miano, 2017 : 19).

Ainsi, la violence systématique, administrée à ce qui incarne le féminin, est précisée et devient force et une énergie. Cette force et cette énergie ridicules s'expriment comme un pouvoir chez les femmes exclues du pouvoir dominant et normalisé. Car, les attributs dits féminins et leurs caractères sont perçus négativement, comme des faiblesses et des infamies qui ne sont en aucun cas louables, contrairement aux attributs masculins. Et, les hommes qui revêtent ces attributs féminins sont déçus : « on comprend mal qu'ils renoncent au pouvoir et à ses attributs, dans un monde où la royauté se forge dans le ventre des femmes, mais le pouvoir qu'elle confère revient aux hommes » (Miano, 2017 : 66), explique Kiti. En effet, le pouvoir féminin dans le roman est synonyme de fraternité, de rassemblement, d'union des forces des femmes, à l'instar d'Amandla et Abysinia qui relèvent et portent ensemble Ixora, femme battue pour avoir osé dire non à son 'homme, sous un orage dangereux et inquiétant. Abysinia appelle Amandla « ma sœur » et Ixora sent la force, la puissance des femmes qui la soutiennent, elle souhaite pouvoir joindre ses forces à elles afin de les soutenir à son tour. Par ailleurs, Amandla rejoint Ixora en affirmant qu'aucune femme kémite n'est étrangère aux autres. Elles se doivent assistance mutuelle et c'est à travers ce soutien que se met en place un ordre féminin. « Les femmes doivent être des sœurs les unes pour les autres : Seul compte ce que nous acceptons de partager les unes avec les autres. La manière dont nous nous traitons mutuellement. C'est la première réparation. Celle que nous nous devons les unes aux autres. » (Miano, 2017 : 134).

C'est dans l'union que les femmes révèlent leur quête identitaire féminine mais aussi la découverte de leur sexualité. Madame et Ixora découvrent leur corps, le désir qui les anime à travers des relations homosexuelles avec des femmes dont elles sont amoureuses. Ces relations homosexuelles ne sont-elles pas thérapeutiques ? Madame n'est plus cette femme aigrie. Elle est épanouie avec Eshe, la femme qu'elle a rencontrée pendant des vacances avec ses enfants, sans son époux. Cette relation lui a permis d'appréhender l'énergie féminine, de prendre conscience des sentiments féminins et des relations entretenues par les femmes entre elles, les désirs qui les animent, les rapprochent. Ixora et Masasi doivent leur retrouvaille à Madame. Par égard ou par peur ? Elle-même s'était jadis interdit de retrouver Esheau profit de son époux abusif et assumer les obligations sociales auxquelles elle était assignée. Ixora, grâce à sa relation amoureuse avec Masasi connu maintenant l'importance d'une telle relation dans sa quête identitaire. Elle ne voit pas « pourquoi en faire tout un plat, du genre féminin, du sexe féminin, de l'être femme » (Miano, 2017 : 197).

Du coup, le Vieux Pays devient le lieu commun qui permet aux quatre femmes de découvrir leur choix en amour et de mener une réflexion, sur la quête identitaire féminin. Quartier emblématique de la ville, comme le décrit Amandla, ce lieu contient les réponses aux différents questionnements. C'est un lieu interdit, parce que des femmes y vivent en couple, ainsi, elles s'affranchissent des traditions patriarcales et misogynes. C'est dans ce Vieux Pays qu'Amandla, qui souhaitait devenir un être spirituel, se redécouvre et se redéfinit. Elle se connecte donc avec elle-même, en prenant en compte ses blessures et ses traumatismes. Ainsi, ces femmes se sont construites en tant qu'individu et se sont faites une place dans cette société patriarcale. Ce faisant,

les quatre femmes s'affranchissent et libèrent leur parole. Elles assument leur homosexualité au su et au vu de tous. D'où le caractère politique du roman, du moment où elles viennent toutes d'une société dans laquelle l'exposition d'intimité homosexuelle devient problématique, un sujet très sensible en Afrique. Mais, comme avec Léonora Miano il ne pourrait y avoir de sujet tabou en littérature, même s'il est question de l'homosexualité féminine : « Toute littérature est politique. Elle est une prise de parole individuelle, singulière. (...) Elle est l'audace de créer », écrit-elle (Miano, 2016 : 111).

Crépuscule du tourment de Leonora Miano se présente comme l'avant-garde de la reconstruction, de la redéfinition des mœurs et coutumes. À cet effet, l'homosexualité apparaît comme une voie de sortie de ces femmes de cette société africaine qui étouffe les personnalités, où les individus doivent oublier leurs propres désirs et se couler dans des rôles qu'ils assument au nom des mœurs et coutumes malgré eux. Crépuscule du tourment est donc un roman de révolte féminine pour l'amélioration du sort des femmes. Ainsi, l'homosexualité est vécue par les quatre femmes comme une redéfinition des mœurs et coutumes.

Conclusion

En conclusion, nous pouvons affirmer qu'en Afrique l'homosexualité constitue un phénomène social de grande ampleur dans l'actualité auquel il est nécessaire d'apporter différentes réponses. Bien que la démarche narrative de Fatou Diome ne soit la même que Leonora Miano, les deux romans posent au centre de leur dispositif la question l'homosexualité. Sans doute, « Kétala » de Fatou Diome et « Crépuscule du tourment » de Leonora Miano soulèvent des questionnements profonds sur l'homosexualité avec la plus grande franchise : fine introspection à la recherche de soi et en quête de féminité. Pour mieux épouser les contours de notre modernité, elles nous poussent à la réflexion sur la nécessité d'un changement de mentalité.

La mission des deux auteures se réalise donc dans la fabrication de la modernité. Bien qu'étant africaines, elles donnent à l'individu plus d'importance que de droits. Elles veulent libérer l'individu, homme comme femme, en l'incitant à prendre son destin en main. Leur souci est de libérer l'Homme de tout ce qui peut faire obstacle à sa liberté sociale, intellectuelle, psychologique et sexuelle. L'amour ne se décrète pas, le désir encore moins.

Aussi, l'orientation sexuelle ne devrait-elle pas être la manifestation la plus absolue de la liberté de l'homme ?

Références bibliographiques

- BA Mariama (1981), Une si longue lettre, Dakar, NEAS
- BUGUL Ken (1984), Le Baobab fou, Dakar, NEA
- DIOME Fatou (2006), Kétala, Paris, Editions Anne Carrière et Flammarion.
- EL-ROUAYHEB Khaled (2005), Avant l'homosexualité dans le monde arabo-islamique, 1500-1800, University of Chicago Press.
- EPPRECHT marc (2008), HeterosexualAfrica ?

- GUEBOGUO Charles (2006), La question homosexuelle en Afrique, Paris, l'Harmattan, coll. « Etudes africaines »
- GUEBOGUO, C., « Suicide et homosexualité en Afrique », www.semgaie.free.fr, 2002, consulté le 31/ 07/ 2019.
- GUEBOGUO Charles (2006), « L'homosexualité en Afrique : sens et variations d'hier à nos jours », Socio-logos[En ligne], 1 | 2006, mis en ligne le 09 octobre 2008, consulté le 05 août 2019. URL : <http://journals.openedition.org/socio-logos/37>
- MARTELFrédéric (2019), Sodoma ; enquête au cœur du Vatican, édité en français chez Robert Laffont
- MIANO Leonora (2017), Crépuscule du tourment, aux Éditions Grasset et Fasquelle, coll. « Littérature Française »
- MIANO Leonora (2016), L'impératif transgressif, Broché
- MURRAY O. Stephen and ROSCOE Will (2010), Islamic Homosexualities, culture, history, and literature, edition Stephen and ROSCOE
- MURRAY O. Stephen and ROSCOE Will (2010), « Precursors of Islamic male homosexualities », Islamic Homosexualities, culture, history and literature, edition Stephen and ROSCOE
- MURRAY, S., O., ROSCOE, W., Boy-wives and Female Husbands. Studies of African Homosexualities, New York, St Martin's Press, 2001.